

UN PEU ÉMÉCHÉ



—Au moins ce soir je trouve du premier coup le trou de ma serrure.

LE MUSÉE DE MARINE

*Au Louvre je vais voir ces délicats modèles
Qui montrent aux oisifs les richesses d'un port.
Je connais l'armement des vaisseaux de haut-bord
Et la voilure des avisos-hirondelles.*

*J'aime cette flottille avec ses bagatelles,
Le carré d'océan qui lui sert de support,
Ses petits canons noirs se montrant au sabord,
Et ses mille haubans fins comme des dentelles.*

*Je suis un loup de mer et sais apprécier
Le blindage de cuivre et les ancres d'acier ;
Car tous ces riens de bois, de ficelle et de liège,*

*M'ont souvent fait trouver les dimanches bien courts,
Et, forcé de Paris dès longtemps pris au piège,
C'est là que j'ai rêvé le voyage au long cours.*

FRANÇOIS COPPÉE.

LA SOUPE DES PAUVRES

L'hiver est la saison de la misère, en particulier dans les grandes villes comme Paris, Londres, etc. Le froid et la faim sont deux hôtes sinistres qui font leur apparition au moment où les hirondelles prennent leur vol vers les pays ensoleillés. De tous côtés on a fait les plus louables efforts pour venir en aide aux miséreux. La charité publique et la charité privée rivalisent de zèle dans ce but. Par les grands froids, des braseros sont allumés en certains endroits pour que les malheureux puissent venir s'y chauffer. L'hospitalité de nuit offre un asile à ceux qui n'ont point de gîte. On a installé des fourneaux économiques, des sociétés se sont fondées qui distribuent des bons de pain et de soupe. Les bureaux de bienfaisance répartissent des secours en argent aux familles nécessiteuses. Un grand progrès a donc été réalisé, mais il reste encore des pauvres qui passent leur temps à la recherche d'un gîte et d'un morceau de pain, et, quoi qu'on fasse, il en restera toujours. On ne saurait donc assez encourager, tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, viennent au secours des déshérités.

Ne vous est-il jamais arrivé de passer, de bon matin, devant quelque grand restaurant réputé pour sa cuisine raffinée et les mets exquis qu'il offre à ses clients ? La devanture est encore baissée, la porte d'entrée close. Néanmoins, une longue file de loqueteux stationne sur le trottoir. Ils font "queue", comme au théâtre. Mais ce n'est pas pour leur plaisir qu'ils stationnent ainsi, souvent sous la pluie. Tout à l'heure, une fenêtre s'entre-bâillera, par laquelle on passera à cette foule déguenillée, les reliefs des festins de la veille. Les patrons de ces restaurants ont estimé qu'il valait mieux donner à des pauvres les restes qu'ils ne peuvent plus utiliser, que de les jeter. Et il se trouve souvent dans le tas de fort bons morceaux qui réjouissent un instant l'estomac des pauvres diables.

Certaines grandes boucheries font également des distributions de viande qu'il serait malaisé de vendre. Généralement cette viande est

cuite, de sorte que les malheureux venus là, et qui disposent rarement d'une cuisine, peuvent manger immédiatement la portion qui leur est échue.

Mais, c'est à la porte des casernes que le spectacle est le plus pittoresque. Vers six heures du soir, on voit arriver de toutes les directions des hommes, des femmes, des enfants. Ils sont munis d'ustensiles de toutes sortes : vases, gamelles, soupières, boîtes à lait, boîtes de conserves, etc. Ils viennent les faire remplir avec les restes de la "popote" du régiment. Chacun s'empresse pour avoir la première place et être sûr de ne pas s'en aller les mains vides. A heure fixe — heure militaire — un sergent fait son apparition suivi de plusieurs "hommes" porteurs de réceptacles d'où s'élève une odeur appétissante. La cuisine des soldats n'est pas raffinée, mais, là aussi, on a réalisé de grands progrès depuis vingt ans. Pénétrez dans un des bâtiments où se confectionne le "rata" de nos troupiers. Vous y verrez d'immenses tas de légumes, pommes de terre, choux, carottes, etc., que les hommes de corvée ont préalablement nettoyés.

De grands quartiers de viande, que l'officier d'approvisionnement a soigneusement examinés pendent aux crochets. Des soldats, en costume de marmite, se préparent à entasser dans de gigantesques marmites viande et légumes. L'assaisonnement n'a rien de compliqué. Ici, pas de sauces onctueuses, triomphe des chefs de cuisine. Le sel et le poivre jouent le plus grand rôle. Tout cela mitonne dans des marmites sous lesquelles brûle un feu constamment activé par un soldat exclusivement préposé à ce service. Tout à coup, lancé d'une voix vibrante, retentit le commandement "Fixe !". C'est un officier qui vient s'assurer de la bonne qualité de la nourriture qui va être distribuée aux soldats.

Quand le clairon a sonné "à la soupe", les soldats dévalent de tous côtés. Ils viennent chercher leur "gamelle", qu'ils vont ensuite manger au réfectoire. La distribution finie, il reste toujours au fond des marmites une quantité plus ou moins grande de soupe ou de rata qu'on ne garde jamais pour le lendemain. Pendant longtemps on a eu l'habitude de tout jeter. Un jour on s'est avisé que cet excédent de nourriture serait bienvenu auprès des pauvres gens. Ceux-ci ont eu vite appris le chemin de la caserne. Maintenant les distributions se font régulièrement et... militairement. Chaque caserne a en effet ses clients. Leurs noms sont inscrits sur une pancarte que le sergent tient à la main. Il fait l'appel des noms. La répartition commence ; chacun s'en va, son ustensile rempli jusqu'au bord. S'il y a quelques bancs à proximité, les affamés s'y installent et dévorent gloutonnement leur pitance.

De cette façon, le régiment a ses pauvres, qu'il secourt chaque jour.

L. N.

MALENTENDU

La bonne.—Je vous dis que madame ne reçoit pas : elle est malade.
Le peintre (chargé du portrait).—Je viens pour l'achever ; faut que tout soit fini ce matin.

La bonne.—Au secours ! à l'assassin ! On en veut à madame !

CONSOLÉ

QUESTION ET RÉPONSE

La maîtresse.—Comment la terre est-elle divisée ?

Jeannette (sans hésiter).—Par les tremblements de terre.

SA RÉPONSE

La mère.—Madame Gatien a-t-elle demandé pourquoi nous n'allions pas à sa soirée ?

Toto.—Oui, maman.

La mère.—Et qu'as-tu répondu ?

Toto.—J'ai dit qu'on avait reçu une autre invitation qu'on aimait mieux.

INDICATION SURE

Flick.—A-t-elle dit qu'elle ne se remarierait jamais ?

Flock.—Non.

Flick.—Alors elle ne se remariera vraisemblablement pas.

COMPRIS

A. — Des parents de ma femme sont en visite chez nous depuis une semaine.

B. — Et comment les trouves-tu ?

A. — Je ne les ai pas encore rencontrés.

PLUS QUE LA LUNE

Le conducteur. — Pardon, madame, mais qu'as donc votre bébé à tant crier ?

La mère.—Le pauvre chérubin... il voudrait que le train écrase une vase.



—Eh, Jérôme, lève toi vite, y a le feu...
—Chez qui donc ?
—Chez Jean-Baptiste, le laitier.
—Oh ! ben, alors, j'suis tranquille. L'eau doit pas être loin !